

Il s'arrêta en pâlissant. Il sentait que le devoir exigeait que l'ami exposât sa vie pour sauver l'ami. L'amour ne devait pas encore commander en égoïste. Mademoiselle Tcherkoff n'avait pas le pouvoir qu'aurait la future comtesse de Simo, et Paul, sans trop briser le courage de la sœur de Paul, pouvait encore imposer un sacrifice.

— Pardon, reprit-il, je ne puis dire : Je veux ; oubliez donc la parole que je viens de prononcer si étourdiment. Je ne puis que répéter : Ayez confiance, on vous aime à donner sa vie pour vous. Je pars, je serai bientôt de retour. Mes amis, les vôtres, vous conduiront à deux jours de marche d'ici, j'ai les rejoindre.

— Je vous crois ! je vous crois ! Partez, Paul vous attend, vous pensez à lui, merci.

### LIII

#### CERNÉS

Paul Tcherkoff, on l'a vu, reculait devant la mer montante de feu qui menaçait de l'engloutir. Il avait reçu plusieurs blessures et des noirs le suivaient prudemment à une assez grande distance, car ils se défiaient de lui et se tenaient hors de sa portée.

Le frère de Catherine était engagé dans une plaine marécageuse. Épuisé de fatigue, sentant ses forces l'abandonner, il se laissa choir sur le sol en poussant un profond soupir.

Il regarda ses vêtements imprégnés de sang et en lambeaux, et chercha à se rendre compte des plaies dont ses membres étaient couverts.

Le médecin les pensa sommairement ; aucune d'elles n'était dangereuse.

Il aspirait à rejoindre ses compagnons, à embrasser sa sœur qu'il savait blessée également et à laquelle il ne pouvait prodiguer les soins qui lui étaient nécessaires. Il se sentait trop affaibli pour continuer sa lutte avec Calao. Il se décida à contourner le village en ruine et à gagner le refuge par le nord.

Les nègres, qui depuis un instant se concertaient, envoyèrent un des leurs en parlementaire.

— Homme blanc, lui dit ce dernier en l'abordant, mes frères m'envoient vers toi pour te demander compte de ta conduite.

— De ma conduite! exclama Paul.

— Oui.

— J'ai agi comme un homme de cœur, ma conduite a été franche et loyale.

— Tu as brûlé notre village, tu nous as ruinés, tu es le mauvais génie des noirs.

— Moi?

— Toi.

— Tes reproches et tes accusations sont injustes. Mes compagnons ont attaqué avec moi les négriers et les ont mis en déroute. Ce sont les ennemis que nous combattions qui ont incendié votre village.

— Ils ne sont pas les auteurs de nos désastres; c'étaient les amis de notre roi, de la tribu; ils ont donné de l'eau de feu aux hommes, une femme blanche au roi.

— Cette femme blanche est ma sœur.

— Ah! Alors c'est sur nous qu'est tombée ta vengeance, sur nous dont tu te disais l'ami.

— Malheureux égaré, tu crois à l'amitié de ceux qui voulaient faire de vous des esclaves. Ton cœur, qui est bon, ton esprit qui ne combine pas le mal, ne soupçonne pas les crimes atroces dont est capable ce Boukra.

— Ta langue a traversé nos cœurs comme une flèche empoisonnée, tu nous as trompés.

— Tu ne sais donc pas que depuis le lac Nyassa le négrier n'a laissé sur son passage que le sang et les larmes de tes frères? Tu ne sais pas qu'il a porté partout la dévastation, qu'il a ruiné cent villages? Tu ne sais pas qu'il se présente toujours en ami; qu'il donne à boire des liqueurs empoisonnées et qu'il fait des esclaves de ceux qu'il n'égorge pas?

— Prouve-nous ce que tu avances.

— Que sont les malheureux qui attendent de l'autre côté de la montagne? ne sont-ce pas tes frères noirs capturés et enchaînés comme des bêtes par celui que tu dis ton ami?

— Personne ne les a vus. Toi-même, comment le sais-tu?

— Je les ai vus. Tu me crois donc assez lâche, assez infâme, assez perfide pour vendre des hommes qui sont mes frères?

— Nous ne sommes pas tes frères. Ce que je sais, c'est que nous ne t'avons fait aucun mal et que tu nous as ruinés.

— Dis-moi donc quel est celui qui a chassé le négrier.

— Toi.

— Qui, de moi ou de lui, a tiré le premier sur les gens de ta tribu.

— Lui, j'en ai été témoin. Je l'ai vu aussi fendre la tête de notre roi.

— C'est donc lui qui a détruit vos forces. Tu as vu également un grand nombre des tiens garrottés comme des esclaves.

— C'est la vérité. Ils ont été enchaînés par ceux qui leur versaient à boire.

— Pourquoi vos guerriers se sont-ils endormis si vite après avoir bu ? peux-tu le dire ?

— Non.

— Tu le vois, les ennemis de ta tribu ne peuvent être mes amis ; ce ne sont pour moi que des voleurs, des assassins.

— Mes frères veulent te juger avant de te punir. Ils t'ont vu combattre ; ils te connaissent brave et hardi. Ils ont remarqué que tes coups ne tombaient sur aucun de nous ; ils veulent savoir pourquoi tu as tué ceux qui se disaient leurs amis.

— Je te l'ai dit, je me vengeais. J'ai rendu la liberté à ma sœur que Boukra traînait à sa suite comme une esclave.

— Mes frères demandent ce qu'ils doivent faire.

— Punir les méchants, aider les bons, tuer celui qui a porté la dévastation et la mort dans ton pays.

— Je vais faire connaître ta réponse à mes frères.

Le nègre retourna près des siens et se fit le défenseur du blanc.

Deux partis se formèrent immédiatement ; l'un était favorable à Paul, l'autre lui était hostile.

Une discussion longue et tumultueuse s'ensuivit. Enfin il fut décidé que tout ce que le parti de la paix pouvait accorder était d'aider le blanc à prouver la vérité de ses assertions. Le noir qui avait déjà parlementé, fut chargé de cette nouvelle mission.

— Je te crois brave et sage, dit Paul après l'avoir entendu ? Écoute les paroles d'un ami qui ne se prononce qu'après mûre réflexion. Je consens à conduire des hommes déterminés et non des poltrons. Que ceux qui veulent se défendre et attaquer, se réunissent ; que ceux qui aiment leurs femmes et leurs enfants, que ceux qui tiennent à venger leurs désastres, me suivent, nous irons tuer le négrier.

— Bien parlé, blanc. Que veux-tu que nous fassions ?

— Que dix de tes camarades se choisissent un chef, et que ce chef exécute les ordres que je lui donnerai.

Tu ne demandes que dix hommes, tu peux en avoir cent.

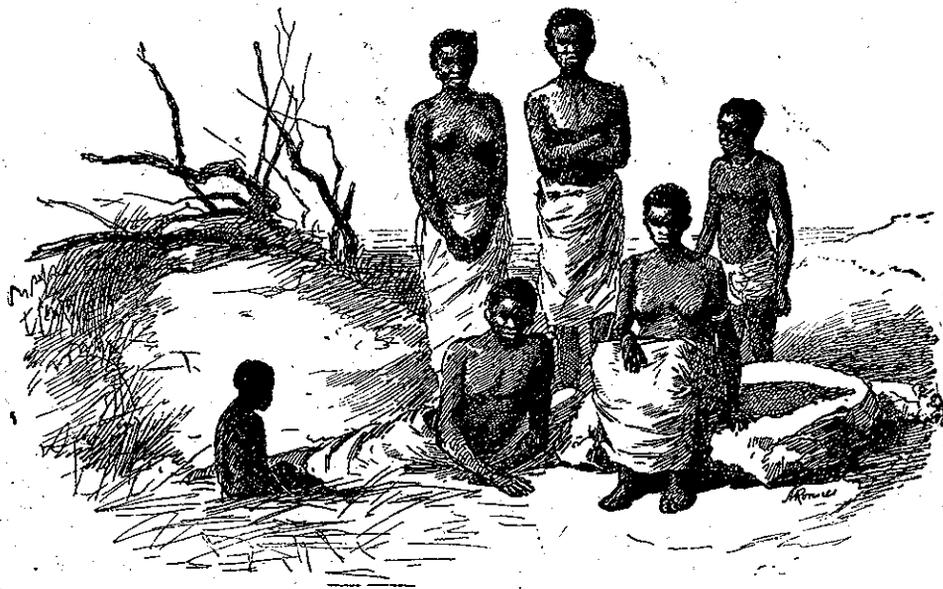
— Il y aura autant de chefs qu'il y aura de fois dix braves parmi tes compagnons.

— Ah !

— Votre roi Louma est mort, la tribu est sans maître, celui qui commandera la troupe qui va être formée, sera roi du nouveau village.

— Aija !

— Tu as les qualités d'un grand chef ; veux-tu que je te donne la victoire et le pouvoir ?



ESCLAVES.

— Maître, compte sur mon bras, je t'obéirai !

— Persévère dans ces bonnes dispositions, seconde-moi, tu remplaceras Louma, je te ferai plus grand et plus puissant que lui.

Lorsque les noirs eurent appris de leur parlementaire les promesses et les intentions du blanc, ils ne s'entendirent plus et la division se glissa entre eux. Un noir, qui était officier de la case royale, combattit les observations et les conseils du noir et eut la prétention de lui donner des ordres.

Des mots hautains d'un côté et des paroles brèves de l'autre se changèrent bientôt en menaces. Paul fut obligé d'intervenir pour

faire respecter ses volontés. Il déclara que l'officier bornerait son ambition au commandement que lui accorderaient ses compagnons, que du reste l'enrôlement était facultatif et que chacun conservait la liberté pleine et entière de ses déterminations.

L'officier, nommé Ikilo, ne comptait que fort peu de partisans parmi les noirs, car les huit premiers chefs furent nommés sans qu'il obtint un seul suffrage.

Il restait une quinzaine de nègres à embrigader ; c'était en quelque sorte le rebut de la peuplade. Ikilo se plaça au milieu d'eux et se déclara leur chef. Ils le laissèrent faire.

Paul avait tout observé ; il savait que ces noirs lui étaient contraires et qu'il ne pouvait compter sur leur concours. Il se tint sur ses gardes et donna l'ordre du départ.

La colonne prit le chemin du village, son chef blanc marchait avec peine, ses forces étaient au-dessous de son courage. Et malgré son accablement physique, il voulait aller au village et du village au refuge.

Toula, le ministre, le futur roi, remarquant la lassitude du blanc, fit avancer un de ses hommes les plus robustes et lui enjoignit de mettre le chef blanc à cheval sur ses épaules. Ce dernier accepta.

La colonne traversait la plaine incendiée. Les malheureux noirs regardaient en silence les désastres dont leur territoire avait été le théâtre. On voyait dans leurs yeux pleins de larmes d'ardentes lueurs de colère et de vengeance.

Un ruisseau assez large sortait du bois, descendait dans la plaine et allait se jeter dans le marais où le feu s'était arrêté. La troupe le traversa rapidement, puis inclina vers le village, tout en ne s'en rapprochant pas trop.

Après deux heures de marche, Paul commanda la halte, puis, s'adressant à Ikilo, il lui dit :

— C'est ici que nous nous séparons. Tu te porteras avec tes hommes à mi-chemin du village sans aller au delà. Si nous attaquons les négriers, tu tomberas vigoureusement sur eux, de manière à les prendre entre deux feux. Si nous ne les attaquons pas avant deux heures à partir de ce moment, tu viendras nous rejoindre.

— Compris, fit Ikilo.

Paul, sans en dire davantage, continua sa route, arriva dans le bois et courut au refuge. Il n'y trouva que l'indication qu'y avait laissée Henri.

— Partis vers le nord, exclama-t-il, sauvée, ils l'ont sauvée ! Elle est heureuse. Je suivrai leurs traces, je les retrouverai, ils m'attendent. Merci, Henri ! merci, Criquet ! merci, von Ruff ! merci à tous ! disait-il en écrivant à son tour : « J'irai ». Mais j'ai le temps d'achever mon œuvre de vengeance. Que fait le négrier ? Je veux le savoir.

Il se dirigea vers la lisière d'où l'on avait le village en vue. Dès qu'il y fut, il se mit à scruter du regard la plaine, les ruines, l'horizon. Cette inspection le plongeait dans une tristesse qu'il cherchait en vain à combattre, lorsqu'il aperçut Calao et ses douze lascars. Son premier mouvement fut de courir sur l'infâme, mais il se contint. Son arme à feu était inutile, il n'avait plus de cartouches. Il était trop faible pour entreprendre une lutte corps à corps.

— Un contre treize, dit-il, c'est en vérité trop inégal, j'y succomberais infailliblement, je dois être soutenu.

Il rejoignit ses hommes et leur dit :

— Le sang que j'ai perdu par mes blessures m'a considérablement affaibli. Il m'est impossible de me remuer avec quelque agilité. J'ai besoin du concours de deux d'entre vous. Je m'appuierai sur eux pendant la bataille. Mon fusil est vide, je suis sans poudre, sans balle, sans cartouche. Donnez-moi une arme, une hache pour attaquer et me défendre.

Trois nègres sortirent des rangs : l'un lui présentait une hache, les deux autres lui offraient leurs mains, leurs bras pour renfort.

— Les brigands qui vous ont trahis, ruinés, assassinés, n'ont pas encore quitté ces parages. Treize d'entre eux, y compris leur exécrable chef, sont réunis à quelques centaines de mètres de nous, courons les écraser et ne leur laissons point le temps d'appeler au secours.

Un hurra unanimement accueillit ces paroles.

— C'est bien, votre enthousiasme me convainc que nous allons être victorieux. Marchons sans bruit jusqu'à la sortie du bois. Toula conduira quarante hommes de manière que les bandits ne puissent reculer vers la grande plaine. Dix des meilleurs coureurs vont se porter sur la gauche et leur couperont les devants, les autres resteront avec moi. Nous attaquerons simultanément.

— Ils ne sortiront pas de nos mains, s'écria l'ex-parlementaire.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que Paul commandait :

— A mort, les bandits !

Un tonnerre de cris menaçants répondit à ce commandement, les nègres se précipitaient comme une avalanche.

Calao, surpris un instant, comprit le danger.

— Feu ! feu ! commanda-t-il en sautant sur le dos d'un chameau et en fuyant au plus vite.

Les douze coups de fusil retentirent, le chef des négriers était déjà à cent mètres.

Les noirs entendirent siffler les balles. Aucune d'elles ne les avait touchés.

— Courage, cria Paul, je suis fétiche, je donne la victoire !

Ces paroles furent accueillies comme un oracle par les nègres superstitieux. Ils y crurent, et cette foi les rendait courageux et invincibles.

Les négriers jetèrent leurs armes lorsqu'ils se virent cernés, et, s'élançant sur les derniers chameaux, ils partirent à fond de train vers le village, la rivière et la plaine.

Une nuée de flèches s'abattit sur eux ; un des leurs tomba : ce premier succès fut salué par un frénétique hurra.

Toula et ses hommes étaient arrivés sur les ruines des premières cases. Ils barraient la route. Les flèches, les dards, les lances, les pierres volaient de toute part. Les onze négriers ne savaient par où fuir : ils furent promptement mis hors de combat.

— Le lâche Calao nous échappe, disait Paul, mais je le retrouverai prochainement, il touche à sa dernière heure.

Les nègres, fiers de leur victoire, se pressaient autour de Paul et lui faisaient mille protestations de soumission, de discipline et de dévouement.

— Mes amis, leur dit-il, vous devez la victoire à Toula. Sans lui je ne vous aurais pas conduits ici ; sans lui les négriers se seraient échappés par la plaine ; sans lui vous seriez encore à gémir comme des femmes dans le grand marais. Vive Toula, chef de la tribu !

— Vive Toula ! Il est notre chef, crièrent les nègres en entourant le ministre et en lui rendant les honneurs dus à la souveraineté.

— Vaillants guerriers, s'écria Toula, ce blanc est fétiche : il vous l'a dit, il l'a prouvé ; mettons-nous sous sa protection. Notre village, nos cultures n'existent plus ; supplions-le de nous conduire dans une autre plaine, sur d'autres terres que nous puissions cultiver pour nourrir nous, nos femmes et nos enfants.

— C'est mon intention, dit Paul, comptez sur moi.

— Fétiche bienfaisant, la femme blanche que ce voleur a vendue à notre roi est ta sœur, nous as-tu dit, qu'est-elle devenue ? où est-elle ?

— Je l'ignore. Elle est protégée par mes amis. Mes amis sont au

nombre de cinq : trois frères blancs et deux frères noirs. Ces deux derniers ont été arrachés des griffes du monstre.

— Tu as des frères noirs ?

— Oui.

— Bon fétiche, dirent les nègres avec émotion.

— Où sont-ils allés ? dis-le-nous, si tu le sais.

— Par là, vers le nord.

— Tu n'iras pas seul, nous t'accompagnerons.

— J'accepte. Il y a, non loin d'ici, un emplacement magnifique sur lequel je vais vous conduire. Toula ira au village que je lui désignerai, il parlera au sorcier et lui dira : « L'esprit blanc a parlé », et sur-le-champ il aura aide, secours et protection.

— J'irai, j'obéirai à l'esprit blanc, répondit Toula.

— Maintenant, amis, ramassez les armes de vos ennemis, apportez-les-moi, je les distribuerai à ceux que vous avez choisis pour chefs.

Les armes furent relevées, apportées et réparties entre les chefs, suivant la promesse de Paul. Les nègres retrouvèrent le corps de Louma et de beaucoup de leurs frères. Ils rassemblèrent les restes des cases et se tinrent aux ordres de leur nouveau souverain.

Paul demanda dix hommes pour l'escorter, tous s'offrirent. En ce moment, Ikilo s'avancait avec les siens. Il annonça l'approche de négriers revenant de la plaine.

— Ils ne sont pas à une heure de marche, ajouta-t-il ; j'en ai compté vingt.

— Il ne faut pas les épargner, nous les tuons tous, répondit Toula.

— Vive Toula, notre glorieux roi ! crièrent ses sujets.

Ikilo tressaillit en entendant ces vivats et garda le silence.

— Je suis roi de la nouvelle tribu, dit Toula à Ikilo, veux-tu reconnaître mon pouvoir ?

— Je te reconnais pour mon souverain, répondit Ikilo d'une voix mal assurée.

Ses yeux lançaient des éclairs sous leurs paupières contractées.

— Rentrons dans le bois avec le butin, ordonna Paul.

A peine dans la forêt, des éclaireurs furent détachés pour observer les environs.

L'un d'eux revint presque aussitôt en courant.

— Par là, dit-il en montrant le nord, vient une grande troupe.

Les noirs, à cette nouvelle, s'entre-regardèrent en ayant l'air de se compter.

Paul devina leurs sentiments secrets.

— Ils ont peur, se dit-il, je ne puis guère compter sur eux. Rester ici plus longtemps me serait fatal. Les forces m'abandonnent ; je ne sais si j'en aurai assez pour rejoindre mes amis, ma position devient alarmante.

Une deuxième vedette rentrait en disant :

— J'ai vu, bien loin, au delà du bois, un tourbillon de poussière soulevé par la marche d'hommes nombreux.

— Cernés ! dans une heure il n'y aura plus aucun espoir de salut si nous ne changeons pas de position. Les hommes qui m'entourent fuiront épouvantés devant le nombre, murmura Paul.

— Fétiche, dit tout à coup Toula, les négriers ont des fusils qui tuent de loin, ils ont des chameaux dont l'allure est rapide, nous n'avons que quelques fusils et des arcs ; pouvons-nous attendre la bataille ?

— Oui, Toula, mais les mesures que je vais prendre ne sont pas celles que tu t'imagines : on ne tue pas le lion en le prenant par la crinière.

— Bien parlé, fétiche !

— Puisqu'ils manœuvrent pour nous enfermer dans un cercle infranchissable, avançons-les, laissons-les se réunir ici, pendant que nous irons prendre leur place.

L'esprit blanc a parlé, nous sommes sûrs de vaincre. Nos ennemis ne trouveront personne ici, nous serons derrière eux.

— Oui, et malheur à ceux qui arriveront les derniers !

— L'esprit blanc est le maître des esprits. Toula comprend.

— Voici ce qu'il faut faire : une partie de tes hommes ira s'embusquer derrière les premiers arbres de cette forêt ; les autres remonteront avec toi et se blottiront dans ce bois. Quant à moi, je partirai avec mon escouade dans une direction intermédiaire à celle qu'ont prise les bandits qui viennent de la plaine, et à celle que suivent ceux qui viennent du nord.

— L'esprit blanc est fin, il donne la victoire : ses soldats couperont la plaine et le nord, moi et les miens la plaine et le nord de l'autre côté, les bandits vont être déjoués dans leurs projets.

— Ikilo suivra Toula, cria l'officier déchu.

— Ce noir a des intentions perfides, pensa Paul, Toula n'exerce sur cet ambitieux aucun prestige moral de puissance. Non, continua-t-il à haute voix, Ikilo restera avec moi ; il me suivra s'il est brave.

— Il l'est, il suivra le blanc.

— Mon frère veut-il encore me porter? demanda Paul au nègre qui semblait être fier de cet emploi.

— Oui, bon fétiche, cela me portera bonheur de t'enlever sur mes épaules.

— En route sans plus tarder. Toula, tu vaincras si tu n'oublies pas l'esprit blanc. Ton cri de guerre sera : « L'esprit blanc a parlé! »

#### LIV

#### SUPPLICES

Henri et Susse étaient partis à la recherche de Paul.

Catherine avait été sublime de résignation. Elle avait refoulé son chagrin et dévoré ses larmes. Elle paraissait calme en souhaitant à Henri un heureux et prompt retour.

Elle s'était dit qu'elle ne devait point faiblir et qu'il fallait laisser à l'homme qu'elle aimait le courage dont il avait besoin pour mener à bonne fin sa généreuse entreprise.

— Seigneur Herboricus, disait Criquet en regardant Henri s'éloigner, voudriez-vous me dire comment on appelle la chose qui emporte le comte de Simo?

— Quelle question puérile! Cet animal est un chameau, je suppose!

— Erreur! Là où vous voyez un chameau je ne vois, moi, qu'un mobile instrument de supplice.

Catherine sentit son cœur se glacer en entendant cette réponse.

La noble jeune fille avait saisi l'allusion cachée sous les paroles imprudentes de Criquet. Elle n'avait pas, pensait-elle, assez refoulé ses peines intérieures, on lisait trop facilement sur sa physionomie ses émotions les plus intimes et l'on croyait qu'Henri souffrait plus qu'elle et à cause d'elle. Elle ne voulait rien laisser transpirer de son amour. C'était à lui cet amour, à lui seul. Le laisser deviner par d'autres que par Henri, c'était l'amoindrir, c'était le rendre banal. Aussi fit-elle un effort héroïque; elle donna un autre tour à l'entretien, affecta une indifférence qu'elle était loin d'éprouver et demanda quels étaient les événements qui s'étaient succédé pendant que Calao la retenait captive.